

La situation de l'archéologie post-médiévale en Belgique

Jacques STIENNON

Laissez-moi vous dire, en mon nom personnel et au nom de mes collègues liégeois, combien nous sommes flattés de l'honneur que nous fait **The Society for Post-Medieval Archaeology** en décidant de tenir ses assises à Liège et de participer activement à ce Colloque.

Sans doute vous sera-t-il agréable de savoir que, dès la constitution de votre Société, qui faisait suite au **Post-Medieval Ceramic Research Group**, l'Université de Liège s'est abonnée au Journal que vous éditez depuis 1967 avec tant de soin et de compétence. Ainsi toute une génération de chercheurs a-t-elle pu se rendre compte directement de l'énorme intérêt des travaux que vous poursuivez et de la méthode rigoureuse avec laquelle vous les menez à bien.

Cet intérêt de l'Université de Liège était d'autant plus légitime que, tenant compte de l'évolution rapide de l'archéologie en général, notre Faculté de Philosophie et Lettres, lors de la révision de ses programmes en 1969, avait estimé indispensable, sur ma proposition, d'élargir dans le temps, le cours d'archéologie du Moyen Age et de lui donner le libellé suivant : "Archéologie médiévale, post-médiévale et industrielle".

Archéologie post-médiévale. Voilà un premier thème de réflexion sur la terminologie de notre discipline. De votre côté, vous aviez été attentifs à ce problème puisqu'il avait été, si je ne me trompe, au coeur des débats du Chester meeting de 1966. Vous l'aviez résolu dans une optique exclusivement britannique - et ne voyez dans cette constatation aucun reproche. Pour vous, la période post-médiévale correspond à "the unification of states within the British Isles, the establishment of Britain upon the path of maritime colonial expansion and the initial stages of industrial growth". Et vous précisez : "The initial date may be seen as the accession of the Tudors or as the impact of gunpower on military or perhaps as the introduction of Renaissance ideas into medieval pottery".

De notre côté, même si l'expression post-médiévale est encore employée, nous préférons la remplacer progressivement par le terme de : "archéologie des Temps modernes". L'industrialisation qui se répand de plus en plus au cours des XVIe et XVIIe siècles n'est pas nécessairement la continuation



des techniques et des industries médiévales, comme paraîtrait parfois l'indiquer l'épithète "post-médiévale". En revanche, l'appellation "Temps modernes" permet de mieux distinguer ce qui est du ressort de l'archéologie de l'Ancien Régime et ce qui appartient déjà à l'archéologie industrielle - même s'il est important de se rappeler que la révolution industrielle a été plus précoce en Grande-Bretagne que sur le continent.

Lorsque l'on analyse le contenu des fascicules de **Post-Medieval Archaeology** parus depuis 18 ans, on s'aperçoit que, partie de la céramique, votre revue a étendu son champ de recherches à la maison rurale, à la construction navale, à l'urbanisme. A la verrerie aussi. Et dans ce domaine précis, vous avez trouvé un point de contact avec des archéologues de Belgique. En 1977, un ingénieur belge, A. M. Terlinden avait dressé, lors du Colloque d'archéologie industrielle organisé par l'Université de Liège, le bilan provisoire des fouilles qu'il avait entreprises sur le site de la verrerie de Nethen, près de la forêt de Meerdael. Partant de ce premier résultat, cet ingénieur publia en 1981, dans **Post-Medieval Archaeology** (vol. 15, pp. 107-206) une étude plus complète sur le même sujet : Post-medieval glassmaking in Brabant : the excavation of a seventeenth-century furnace at Savenel, Nethen. Cette étude a été menée en étroite collaboration avec des archéologues britanniques : D. W. Crossley, R.J. Charleston, I.H. Goodall, S.A. Moorhouse. En effet, comme le faisait remarquer A.M. Terlinden (p. 177) : "The history of the interchange of technology between Flanders and England is a long one. It includes the settlement of Flemish weavers in England at the behest of the government of Edward III in the fourteenth century, and the late-fifteenth century migration of ironworkers from Liège, via the Pays de Bray, bringing the blast furnace to Britain. In the opposite direction, British methods were to form the basis of the nineteenth-century Belgian steel industry". Et l'auteur de souligner : "The history of glass-making is no exception to this pattern ... Post-medieval glass manufacture in Belgium is of considerable relevance to the study of glass in England".

Aidé par les enquêtes préparatoires de Raymond Chambon, A. M. Terlinden évoque l'activité d'une nouvelle famille de verriers, les Ferry ou Ferrier, originaire d'Italie, qui s'établit à Moriensart en Brabant. Avec leurs concurrents, les Colnet, les Ferry obtiennent en 1559 du roi d'Espagne Philippe II des privilèges pour leurs industries localisées dans le Brabant, le Hainaut et le Namurois. Leurs exportations englobent le marché anglais.

Si l'on se tourne du côté de la céramique, on s'aperçoit que ce domaine archéologique, privilégié dans les premières années de **Post-Medieval Archaeology**, a stimulé

les recherches en Belgique et plus spécialement dans la région flamande.

Je voudrais rendre ici un hommage tout spécial à mon collègue et ami Frans Verhaeghe, dont les travaux sur la céramologie font autorité. Parti du Moyen Age et du Veurne-Ambacht, il a étudié l'activité du centre des potiers de Bruges de 1250 à 1325 et comparé ses trouvailles à celles qui avaient été faites en Ecosse, du fait que les Pays-Bas exportaient leurs productions à Aberdeen, Edinburgh, Perth, Dundee et Glasgow. De cette production médiévale, il a été amené tout naturellement à porter son attention sur la céramique post-médiévale, plus spécialement dans le secteur des vallées de l'Escaut et de la Lys. Frans Verhaeghe a d'ailleurs eu l'occasion d'exposer le bilan des recherches belges dans une communication qu'il a faite au Symposium de Bristol en 1979, organisé sur le thème : "Post-Medieval Pottery in Western Europe and the Eastern Seaboard of Canada and the United States of America".

Une autre préoccupation anime les enquêtes de Frans Verhaeghe : l'étude de l'habitat rural. Partant, comme pour la céramique, des habitations médiévales du plat-pays, l'auteur a continué son enquête dans la période des Temps Modernes. Dans l'habitation du bas Moyen Age localisée dans les régions de l'Yser, de l'Escaut et de la Lys, et notamment dans celle qui est protégée par une levée de terre, on constate une permanence dans le type de construction, le plan, l'implantation jusqu'au début du XVIIIe siècle.

Dans toute son oeuvre, Frans Verhaeghe n'a cessé de plaider légitimement pour une étroite association de l'histoire et de l'archéologie. D'autre part, il défend avec vigueur un "projet de micro-région", intégrant le territoire situé entre l'Escaut et la Lys, qui serait l'objet d'une enquête systématique de la part des historiens, des archéologues, des spécialistes des sciences naturelles. Ce projet comprendrait entre autres : la prospection soigneuse sur le terrain, l'inventaire des sites, vestiges et traces, des sondages ponctuels afin de préciser la chronologie, les caractéristiques, l'origine, l'évolution et la diffusion des habitations, du mobilier, de la céramique, l'étude de l'architecture rurale.

Dans ce dernier domaine - celui de l'architecture rurale - si nous passons de la Flandre à la Wallonie, cette dernière a trouvé dans le Professeur Luc F. Genicot, un animateur de toute première valeur. Directeur du Centre d'Histoire de l'architecture à l'Université de Louvain-la-Neuve, il a inspiré la publication de monographies sur l'habitat rural dans les principales régions naturelles de la Wallonie. Dans les deux premiers volumes parus - concernant la Hesbaye et la Lor-

raine, l'intention du promoteur a été fort bien concrétisée par ses nombreux collaborateurs : il s'agit, en effet, d'une analyse globale qui insère l'enquête archéologique dans le réseau de la démographie, de la sociologie, des traditions populaires et, bien sûr, de la géographie humaine.

A l'Université de Liège, en 1963, Alain Lerond a publié une thèse de dialectologie consacrée à la dénomination des différents éléments de l'habitation dans la région de Malmédy et de la Wallonie - et dans le dialecte local. Elle fait apparaître une remarquable continuité dans la construction rurale, depuis le Moyen Age jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, et sert, par conséquent, directement l'archéologie des Temps modernes.

Dans un domaine très proche, tant en Flandre qu'en Wallonie, sont en cours de publication des Inventaires du patrimoine monumental, province par province, arrondissement par arrondissement. Outre leur intérêt pour la conservation ou la mise en valeur des témoins architecturaux des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, pour les problèmes d'environnement ou d'aménagement du territoire, les notices qu'ils contiennent apportent à l'archéologue des informations abondantes et précises. D'autre part, à l'initiative de notre Ministère de la Communauté française, des albums relatifs au centre historique des villes sont en cours d'élaboration. Enfin, mes collègues Etienne Hélin et Claude Desama viennent de créer, à l'Université de Liège, un Centre pour l'histoire des villes wallonnes. Dans toutes ces entreprises, l'archéologie a évidemment sa place.

Cependant, lorsque l'on essaie de dresser le bilan des recherches qui se sont poursuivies, en Wallonie, dans le domaine de l'archéologie des Temps modernes, on s'aperçoit qu'elles se sont dirigées le plus souvent vers la castellologie ou plus exactement, vers les constructions et les fortifications militaires.

Une exposition, organisée à la fin de l'année 1980, entendait faire la synthèse de la situation liégeoise, en choisissant un titre significatif : "Liège, mille ans de fortifications militaires". Organisée par le Centre liégeois d'histoire et d'archéologie militaires, cette manifestation reste dans le souvenir grâce à un catalogue, simple mais bien conçu. Christian Dury a dressé un état de la question et esquissé des plans de recherche. Malheureusement, et en toute connaissance de cause, il ne s'est intéressé qu'au Moyen Age ainsi qu'aux XIXe et XXe siècles et a sauté délibérément les Temps modernes. Mais il corrige le tir - si je puis m'exprimer ainsi - en élargissant un énorme programme qui prendrait en considération - et je le cite : "les monuments et les sites bâtis ou reconstruits

truits et utilisés entre le début de l'âge du Fer et la fin de la seconde guerre mondiale". Il n'y a pas de coupure nette avant et après cette date.

Un des meilleurs spécialistes de l'art militaire dans les anciens Pays-Bas et la Principauté de Liège, Claude Gaier, Directeur du Musée d'armes de Liège, a émis, dans le même catalogue, des observations extrêmement intéressantes sur l'attaque et la défense des anciennes places fortes. En ce qui concerne l'archéologie des Temps modernes, il remarque que la typologie des bouches à feu n'a pas enregistré de modification notable entre 1550 et 1850. Chemin faisant, il nourrit son exposé d'éléments statistiques. C'est ainsi que, au siège de Namur, en 1692, les Français, qui disposaient de 264 pièces d'artillerie, ont consommé 40.359 boulets, 9.154 bombes et 725.000 livres de poudre. En 1693, devant Charleroi, Vauban utilise 66.514 boulets, 11.389 bombes et 700.000 livres de poudre. En 1702, à Liège, Coehoorn dispose de 120 canons, 60 mortiers et obusiers, et 300 petits mortiers portatifs qu'il avait fabriqués lui-même.

Du point de vue défensif, on constate, à partir du milieu du XVI^e siècle, la disparition de la simple enceinte de type médiéval. Elle est remplacée par le rempart constitué d'un épais talus de terre avec un parement de pierres ou de briques. On note également l'apparition d'organes défensifs nouveaux : les bastions. Ce sont des saillants de terre, de profil rectangulaire, revêtus de maçonnerie et faisant corps avec le rempart.

Ces modifications sont visibles dans un château de la région de Spa, à Franchimont, dont le meilleur spécialiste est Patrick Hoffsummer, assistant à l'Université de Liège.

Edifié à la fin du XI^e siècle sur un éperon barré, il a été l'objet de transformations au cours des siècles. Les plus importantes se situent évidemment à partir du XVI^e siècle, pour adapter l'ancien château fort devenu forteresse aux exigences de l'artillerie. Construction de quatre casemates, de cheminées de ventilation, d'une tour d'artillerie de 26 mètres de diamètre. La forteresse formait un ensemble tellement impressionnant que, lorsque Louis XIV ordonna, en 1676, le démantèlement des forteresses du pays, cette tentative ne put entamer que la moitié de la tour d'artillerie.

Un autre archéologue, Marc Bouchat, a consacré une série d'études remarquables sur le château de Colonster, actuellement résidence d'accueil de l'Université de Liège.

Maison-forte édiflée au début du XVe siècle et transformée sous l'Ancien Régime, Colonster appartient, comme l'écrit l'auteur, "à cette frange de châteaux situés à mi-chemin entre le manoir fortifié et la résidence de plaisance ... l'insécurité des campagnes ... obligèrent les châtelains à conserver une structure défensive à leurs demeures jusqu'au début du XVIIIe siècle". Et Marc Bouchat de conclure : "Les modifications successives, principalement aux XVIe et XVIIe siècles, conférèrent au château une enveloppe défensive nécessaire. Mais il s'agit le plus souvent d'une miniaturisation ou d'une symbolisation de la grande architecture militaire. Les mêmes formules architectoniques sont appliquées mais sans présenter la même efficacité.

Cette grande architecture militaire a été représentée à Liège, de façon spectaculaire, par l'important ensemble de la Citadelle.

Afin de mieux surveiller ses administrés - à vrai dire fort remuants - Maximilien-Henri de Bavière, prince-évêque de Liège, fit bâtir, sur les hauteurs de la Cité, dans le quartier de Sainte-Walburge et Pierreuse, une citadelle dont la construction fut achevée en 1669. Son histoire, ses origines, le site sur lequel elle a été établie ont fait l'objet d'une étude substantielle de Berthe Lhoist-Colman et Georges Gabriel sous le titre "La Colline de la Citadelle. Du Moyen Age à la période hollandaise. Essai historique", publié en 1980.

L'emplacement choisi était d'un intérêt évident et avait une longue histoire, que reconstituent patiemment les deux auteurs.

Dès le début du XIIe siècle, sous la menace grandissante des ducs de Brabant, des remparts avaient été édiflés sur la colline de Sainte-Walburge. Précaution indispensable : "la colline à pente raide, toute proche de la cité, qui domine celle-ci et commande le vallon du Fond Pirette et la voie de Tongres, est un observatoire naturel idéal et un emplacement stratégique rêvé". D'autre part, la construction d'une nouvelle enceinte urbaine vient renforcer ces éléments défensifs. Une porte, comprenant tours et fossés, est construite, en 1215, sur les hauteurs de Sainte-Walburge. Au XVe siècle, elle est renforcée de tours crénelées et de terre-pleins de remparts. Après les terribles événements qui virent, en 1468, la destruction de Liège par Charles le Téméraire, le règne d'Erard de la Marck, dans la première moitié du XVIe siècle, est marqué par une reprise très active des travaux de fortifications. Mais ce n'est qu'au XVIIe siècle que la Citadelle de Liège va prendre sa physionomie caractéristique. Ce que l'on appelle alors le "Fort de Pierreuse". "Ces travaux donnent à la Citadelle la forme classique d'un pentagone, défendu par des bastions à chacun de

ses angles, avec des demi-lunes devant les courtines". Les bastions portent les noms pittoresques et peu militaires de Saint-Lambert, Saint-Henri, Saint-François, Saint-Maximilien et Sainte-Marie. En 1676, les Français font sauter la plupart des ouvrages, vite reconstruits, plus vite encore démolis. Il serait vain de vouloir retracer par le menu, comme l'ont fait savamment Berthe Lhoist et Georges Gabriel, les remaniements dont cet important ouvrage d'art est l'objet. Qu'il me suffise de rappeler, à l'intention des collègues anglais qui m'écoutent que, en l'année 1702, dans la Guerre de Succession d'Espagne, John Churchill, duc de Malborough, capitaine général de Guillaume III, a participé au siège de Liège et, le 14 avril 1703, a été accueilli à Liège par trois salves d'artillerie, "au milieu d'une population enthousiaste". A la fin du XVIIIe siècle, sous le régime français, la citadelle reste à l'abandon. Le terrain, devenu bien national, est mis en vente. Il faudra attendre le régime hollandais pour assister à la reconstitution de la citadelle. Reconstitution et non rénovation. Les ingénieurs hollandais reprennent le plan des citadelles précédentes et réutilisent même les anciennes substructions de la fin du XVIIe siècle.

Lors de la constitution du royaume de Belgique en 1830, la citadelle abrita une garnison forte de plus d'un millier d'hommes. Elle fut déclassée en 1891, mais abrita l'état-major et le 12e régiment de ligne. C'est la raison pour laquelle André Cordewiener intitule le chapitre qu'il consacre à la citadelle au XIXe siècle : Forteresse ou caserne ? Pendant la seconde guerre mondiale, de nombreux résistants furent fusillés dans l'enclos du bastion. Cet endroit est devenu un lieu sacré pour les Liégeois. Depuis 1967, le site de la citadelle a été affecté à la Commission d'assistance publique, aujourd'hui Centre Public d'Aide Sociale et un hôpital moderne, dénommé Hôpital de la Citadelle, a pris le relais pacifique d'une longue affectation militaire.

Si je me suis étendu assez longuement sur ce chapitre d'architecture militaire, c'est qu'il me paraît occuper une place de plus en plus importante dans les préoccupations des archéologues des Temps modernes en Belgique. Au programme de ce colloque, les communications de jeunes érudits wallons concernent le sujet, que ce soit à Dinant, à Stavelot, à Namur, à Franchimont, à Huy. Un collègue allemand, le Dr. V. Schmidtchen et un collègue néerlandais, M. T. Hoekstra évoqueront les mêmes problèmes.

MM. Vandeleene, Goeminne, Verhaeghe et Vanove, nos amis flamands se sont plus spécialement penchés sur les questions relatives à l'architecture rurale, ainsi que sur la

céramique post-médiévale. Nos assises sont donc placées sous le signe de la diversité, et il faut s'en réjouir.

En terminant, je voudrais remercier encore une fois nos collègues étrangers qui nous ont fait l'honneur de se déplacer si nombreux. J'ose espérer qu'ils trouveront la Ville de Liège accueillante malgré la dureté des temps. Enfin, je voudrais dire, au nom du Comité organisateur, nos sentiments de reconnaissance envers le Fonds National de la Recherche Scientifique et les autorités académiques de notre Université qui nous ont apporté le nécessaire soutien financier.